

ESSAIS ET NOTICES.

Les guerres de la succession d'Autriche dans les provinces belgiques, par
FRANZ CROUSSE, lieutenant-colonel au corps d'état-major. (Bruxelles,
Lebègue, 1885.)

En lisant l'écrit si intéressant que M. le lieutenant-colonel Crousse vient de consacrer au récit de la guerre de la succession d'Autriche dans les provinces belgiques, on ne peut se défendre d'un vif sentiment de réprobation contre ces gouvernements de l'ancien régime, qui mettaient aux prises les peuples civilisés de l'Europe entière, pour s'enlever une province ou acquérir quelque gloire, parfois par simple caprice ou par suite de quelque intrigue. Un passage des « Pourquoi » de Voltaire, dans le *Dictionnaire philosophique*, me revient à l'esprit :

« Pourquoi ne fait-on presque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire? Il est clair que si une nation qui habite entre les Alpes, les Pyrénées et la mer avait employé à l'amélioration et à l'embellissement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741, et la moitié des hommes tués inutilement en Allemagne, l'État aurait été plus florissant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Pourquoi préférer une guerre, que l'Europe regardait comme injuste, aux travaux heureux de la paix, qui auraient produit l'agréable et l'utile? Pourquoi Louis XIV, qui avait tant de goût pour les grands monuments, pour les fondations, pour les beaux-arts, perdit-il huit cents millions de notre monnaie d'aujourd'hui à voir ses cuirassiers et sa maison passer le Rhin à la nage, à ne point prendre Amsterdam et à soulever contre lui presque toute l'Europe? Que n'aurait-il point fait avec ces huit cents millions? »

On pourrait ajouter maintenant : Pourquoi la France, qui a tant à faire en Europe pour s'y garder des périls qui l'entourent, pour fonder un gouvernement stable et pour mettre son budget en équi-

libre, va-t-elle sacrifier au Tonkin tant d'hommes et tant de millions, renouvelant ainsi la faute commise par Napoléon III au Mexique?

L'empereur Charles VI avait obtenu des principales puissances, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, une adhésion sans réserves à la pragmatique sanction, qui assurait la succession de ses États à sa fille Marie-Thérèse. Mais à peine est-il mort (26 octobre 1740), que la Bavière, la France, la Prusse et l'Espagne se jettent sur les provinces de la jeune reine dans l'espoir de leur enlever un morceau ou tout au moins d'affaiblir et d'humilier la maison d'Autriche. La Hollande et l'Angleterre restent fidèles à leur promesse; elles soutiennent Marie-Thérèse, et voilà la guerre engagée dans toute l'Europe et sur toutes les mers. Le duc de Broglie vient de publier le récit si dramatique des campagnes de l'armée française en Bohême et en Allemagne. Le lieutenant-colonel Crousse a entrepris, en se servant de documents nouveaux, de raconter les campagnes des forces françaises dirigées par le maréchal de Saxe en Belgique.

Le récit des mouvements des armées est fait de main de maître. Grâce aux cartes qui accompagnent le livre et à la précision des détails, on peut se rendre compte des marches et des contre-marches des différents corps d'armée aussi facilement qu'on suit une partie d'échecs sur un échiquier. Et, en effet, la façon de faire la guerre à cette époque ressemble beaucoup à un jeu; on dirait un assaut d'armes où l'on tâche de montrer sa supériorité, mais sans viser à détruire l'ennemi.

La guerre, pour la France, n'avait presque pas d'objet appréciable, car Louis XV ne songeait pas à conquérir définitivement la Belgique. Le maréchal de Saxe est un stratégiste bien plus fort que son adversaire, le prince Charles; les armées françaises, toujours plus nombreuses que celles des alliés autrichiens, anglais et hollandais, sont aussi mieux équipées, mieux en main. Maurice de Saxe remporte trois brillantes victoires à Fontenoy, à Rocour, aux portes de Liège et à Lawfeld, près de Maestricht. Il s'empare lentement, méthodiquement, successivement de toutes les places fortes de la Barrière, puis de toutes celles qui défendent les frontières des Provinces-Unies, et celles-ci sont envahies. Mais à la paix d'Aix-la-Chapelle, toutes ces conquêtes sont restituées. On savait qu'il en serait ainsi, et on continuait cependant à se battre. La façon de faire la guerre ressemble aussi beaucoup à un tournoi. Au printemps, on se met en campagne, on s'approche, on se menace, on feint de

s'attaquer, puis chacun recule; on change ses positions, on évite d'en venir aux mains, peut-être, comme le pense M. Crousse, parce que les hommes recrutés non par la conscription, mais à prix d'argent, coûtaient alors très cher. Quand enfin une bataille se livre, le vainqueur, au lieu de pousser à fond le vaincu et de le détruire complètement, s'arrête, s'attarde et finit par prendre ses quartiers d'hiver. Alors, officiers et généraux quittent les camps et vont s'amuser, pendant tout l'hiver, les uns à Versailles, les autres à Vienne. Et on recommence au printemps prochain. En attendant, les pays occupés ou disputés sont ravagés ruinés. Quinze ou vingt mille hommes périssent chaque année dans des combats ou emportés par les maladies; le trésor s'endette, la France perd ses colonies et la révolution se prépare.

L'art de la guerre semble avoir reculé depuis Gustave-Adolphe et ses admirables généraux Torstenson et Banner. Ceux-là savaient tirer parti d'un succès et marcher en avant.

Grâce à des documents inédits que M. Grandjean, bibliothécaire de l'Université de Liège, a mis à la disposition de M. Crousse, ce savant officier, a pu exposer d'une façon beaucoup plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, les péripéties de la bataille de Rocour, les relations de Maurice de Saxe avec le prince-évêque de Liège, et les maux soufferts par les habitants de la principauté.

Le prince-évêque se croyait à l'abri, garanti par sa neutralité; mais, comme le dit M. Crousse, une neutralité mal défendue n'est pas respectée. L'évêque a beau protester, les deux armées envahissent son territoire, y vivent de réquisitions et s'y livrent bataille jusque sous les murs de sa capitale.

M. Crousse a reproduit une carte très bien faite de la bataille de Rocour, dessinée immédiatement après, vers 1746. Il s'est servi d'une autre pièce encore plus instructive. C'est un exposé, adressé au prince-évêque, de tous les dégâts commis dans les communes occupées par les armées ennemies. Rien n'est plus navrant et mieux fait pour faire détester la guerre.

Au traité d'Aix-la-Chapelle, qui mit fin à cette grande lutte européenne, la France restitua toutes ses conquêtes, et Marie-Thérèse garda ses États héréditaires. Frédéric II obtint la Silésie, don Carlos, les deux Siciles, et l'infant d'Espagne don Philippe, Parme et Plaisance, au lieu de provinces Belges qu'il convoitait.

Voilà le résultat auquel aboutirent tant d'actions d'éclat, la brillante victoire de Fontenoy, Prague pris et repris, tant d'intrigues diplo-

matiques, tant de sang versé, tant de souffrances imposées aux populations.

Dans l'introduction, M. Crousse a tracé une rapide esquisse de la vie du maréchal de Saxe. Ces pages, d'un style naturel, vif et à l'occasion piquant, se lisent avec le plus grand plaisir. Ce nouveau volume prendra place, avec honneur, à côté de ses aînés : *l'Invasion du Danemark*, *les Luites de l'Autriche en 1866*, et *la Péninsule gréco-slave*. Les hommes d'épée, quand ils manient la plume, le font souvent bien, parce qu'ils ont de la précision et de la clarté, deux qualités essentielles pour raconter les incidents de la politique et de la guerre.

ÉMILE DE LAVELEYE.

